

Le cinéma en liberté

Et moi alors

Linda Soucy

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

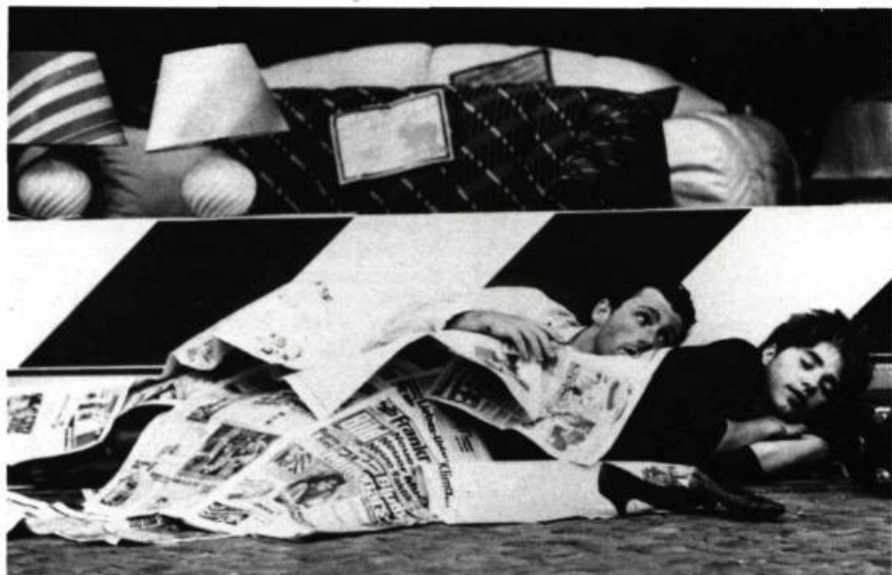
Citer ce compte rendu

Soucy, L. (1988). Compte rendu de [Le cinéma en liberté / *Et moi alors*]. *24 images*, (37), 52–52.

ET MOI ALORS

Le cinéma en liberté

Gilles Marsolais



Dany Lévy et Anja Franke: Roméo et Juliette à la belle étoile

Linda Soucy

Si il y eut au dernier Festival des films du monde un film réjouissant, débridé, dont les défauts mêmes sont sympathiques et d'où émanent à chaque plan le désir et la joie à la fois de filmer et d'être filmé(s), ce fut bien *Et moi alors*, film berlinois, film fauché tout comme ses héros musiciens, acteurs et scénaristes: Anja Franke et Dani Lévy accompagnés par Helmut Berger à la réalisation.

Film en noir et blanc dont la caméra attentive et souple évoque le Jarmusch de *Stranger Than Paradise* et se donne la liberté d'un Godard première manière, *Et moi alors*, œuvre de jeunes cinéastes, la moyenne d'âge du trio à l'origine du film ne dépasse pas trente ans, de par son insolence heureuse opère une sorte de régénération des cinémas suisse et allemand (c'est une coproduction). Le film donne la preuve que le cinéma peut jouer de sa mémoire (ici les films noir et blanc sans entraves, amalgame de direct et de fiction, de la fin des années 50 et du début des années 60), mais en évitant le piège de la nostalgie et de l'embaumement maniché.

Les deux héros du film, Roméo et Juliette, n'ont pas eu la «chance» des héros shakespeariens, leur amour, non brimé, n'a pas résisté à l'épreuve du quotidien et ils tentent en vain de retrouver l'émoi des débuts. Ils partiront à la recherche d'un vieux couple dont on dit que l'amour,

même après plusieurs années de vie commune, est resté intact. Ils trébucheront aussi sur un cadavre et seront forcés de fuir et d'errer dans Berlin, affamés mais rieurs, car *Et moi alors* est tout le contraire d'un film sur la déprime. C'est un film sur la jeunesse et aussi sur un moment charnière d'une relation de couple: celui où l'amour s'est étioilé mais où il subsiste encore une grande affection et beaucoup d'amitié, celui où l'on n'est pas encore capable de renoncer à la présence de l'autre.

Le scénario d'*Et moi alors*, mi-polar, mi-comédie est pur prétexte à des scènes inventives et où le comique ne va jamais sans une pointe de gravité. La scène du dîner en famille, où Juliette prise d'un fou rire hystérique exhibe la nourriture qu'elle a dans la bouche, et celle du spectacle en duo devant des notables berlinois décrépits valent à elles seules le déplacement.

Et moi alors prouve que le cinéma peut encore être jeune. Les acteurs et le metteur en scène y sont en liberté, cela n'est pas si courant. □

DU MICH AUCH

Suisse-République fédérale d'Allemagne 1986. Ré: et Scé.: Anja Franke, Dani Lévy, Helmut Berger. Ph.: Carl-Friedrich Koschnick. Mont.: Bettina Böhler. Mus.: Nicki Reiser. Int.: Anja Franke, Dani Lévy, Jean Laumann. 90 minutes, noir et blanc. Dist.: Films du Crépuscule.

En s'attaquant au célèbre roman de Dostoïevski, Andrzej Wajda risquait gros. Et encore plus, en s'embarquant dans un mode de production aussi singulier. À l'origine, le projet devait être entièrement tourné en France, avec une pléiade de vedettes, dont Gérard Depardieu, dans le rôle de Chatov! Après plusieurs années de difficiles négociations, *Les possédés*, dont l'action se déroule en Russie, a finalement été entièrement filmé en Pologne, avec une brochette d'acteurs français, mais sans Depardieu, remplacé par Jerzy Radziwilowicz, l'acteur fétiche de Wajda. Le film ne semble pas y avoir perdu au change, y gagnant même en crédibilité.

À travers l'acteur polonais et le personnage de Chatov qu'il incarne admirablement, on établit même instinctivement une filiation avec *L'homme de marbre* (1976) et *L'homme de fer* (1981), deux œuvres majeures de Wajda, l'une axée sur un «ouvrier de choc» broyé par le stalinisme et qui refuse de se laisser récupérer, l'autre axée sur l'itinéraire conséquent de son fils, ouvrier aux chantiers de Gdansk, dans le contexte des événements contemporains reliés au syndicat Solidarité.

Il est possible de voir une dimension prophétique de l'Histoire dans le roman de Dostoïevski et, dans l'optique de cette filiation, de comprendre mieux l'attachement de Wajda pour cette œuvre (*Les possédés*) qu'il a mise en scène au théâtre à plusieurs reprises, avant de pouvoir réussir à la transposer sur film. En suggérant à quel point la Russie (ou l'URSS) souffre de la contrainte et de la violence de ses «démons» et de ses «esprits malins», elle jetterait à sa façon un pont entre des peuples au même destin tragique. Les trois films renverraient, en focalisant sur des époques différentes, à une seule et même dénonciation des erreurs d'un État bureaucratique et policier, incarnation d'un socialisme dévoyé.

Cependant, indépendamment de l'interprétation que chacun peut en faire, il convient de prendre ce film pour ce qu'il est: un film, une œuvre filmique qui a son existence propre. Car il s'agit bien ici d'une transposition d'après l'original et non d'une adaptation qui se voudrait fidèle. L'aurait-on voulu que l'entreprise était impossible à réaliser. Inutile de chercher à retrouver ici l'équivalent du livre de Dostoïevski: Jean-Claude Carrière, le coscénariste, et Wajda n'ont retenu, pour les besoins du film, que l'action concernant le groupe d'anarchistes. Certains aspects concernant les personnages, pourtant essentiels, ont même été écartés. Ce qui n'est pas sans faire problème.

L'action du film est centrée sur les person-